

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Michel Garneau, un prix mérité

Denis Saint-Jacques

Number 11, September 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40360ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Jacques, D. (1978). Michel Garneau, un prix mérité. *Lettres québécoises*, (11), 48–50.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1978

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Michel Garneau, un prix mérité

*que c'est qu'y font là
c'est tu du théâtre ?
c'est tu de la poésie ?*

Adidou Adidouce

Je lisais comme vous au printemps dernier cette triste réclame de Victor Lévy Beaulieu qui osait donner le nombre des ouvrages vendus par sa maison d'édition, il s'agissait d'auteurs notoires, Lévy Beaulieu lui-même, Jean-Claude Germain et Michel Garneau par exemple. Le nombre des exemplaires vendus par titre se chiffrait en centaines, pas en milliers, c'était désolant. Il ferait beau voir les autres éditeurs de littérature mettre cartes sur table. S'il n'y avait pas les subventions pour permettre la publication littéraire et les programmes d'enseignement pour la soutenir, la littérature québécoise serait-elle possible ? Et quand les maisons d'enseignement supérieur seront désertes de ces enfants qui ne se font plus, les quelques centaines de lecteurs d'aujourd'hui seront-ils plus nombreux ? S'il s'agit en particulier de théâtre, on peut craindre la disparition progressive de l'édition dramatique au Québec ! Et pourtant, les auteurs ne font pas défaut. Je n'en voudrais pour preuve que la production récente de Michel Garneau à qui l'on vient opportunément de décerner le prix du Gouverneur général.

Toujours avec Victor Lévy Beaulieu, d'abord à l'Aurore, puis chez VLB, Garneau poursuit une des carrières les plus intéressantes d'écrivain dramatique de ces années soixante-dix. Après la révolution de la création collective dans les années soixante, certains ont voulu croire la fonction d'auteur dramatique promise à une disparition à plus ou moins brève échéance. C'était présumer non seulement de l'ampleur du phénomène dont les retombées restent jusqu'à présent limitées, mais aussi de la rigidité des traditions de l'écriture dramatique. Michel Garneau fait d'une pièce à l'autre la démonstration de la souplesse et de la plasticité de ces traditions, trouvant un heureux compromis entre la pièce d'auteur et la création collective.

Dans l'entreprise commune de la production théâtrale, le dramaturge avait fini par gêner l'esprit de création et d'improvisation des metteurs en scène d'abord et bientôt de l'ensemble des comédiens. Craig, Artaud, Grotowski avaient subordonné l'écrivain aux fins du spectacle ; les acteurs du Living Theatre s'étaient substitués à lui à la recherche d'une réalisation où tous soient également impliqués. Bientôt d'innombrables collectifs au Québec comme ailleurs leur emboîtaient le pas, libérant les interprètes de leurs maîtres. L'écrivain de théâtre était condamné par l'évolution. Mais cette évolution ne touchait que ce qu'on appelle l'avant garde.

Bien sûr, on a pu la refuser ou encore s'y prendre un peu et en revenir, la nier d'une façon comme de l'autre. Mais Michel Garneau a préféré quant à lui la dévier dans une nouvelle direction et s'est fait écrivain sur commande. Un collectif lui propose une idée générale pour un spectacle avec les thèmes clefs et, de son côté, tel un scénariste, il rédige un texte qu'il soumet ensuite à l'approbation du groupe commanditaire. Cette façon d'opérer garde certains des avantages de la création collective, ainsi le privilège est-il donné au spectacle à produire sur le texte partition, les personnages imaginés pour les acteurs et les effets scéniques conçus en fonction des moyens concrets disponibles. Cependant, le dramaturge a tout le loisir d'assurer la cohérence et la virtuosité de la parole proférée. Si la poésie n'est pas encore faite par tous, elle répond aux désirs préalables de plusieurs. Modeste progrès, mais qui a le mérite d'être concret.

Car Michel Garneau se veut poète, de nombreux recueils attestent cet engagement qu'il n'abandonne pas à la scène. Théâtre et poésie, voilà qui conjure le souvenir de nobles entreprises ardues et ambitieuses : Sophocle, Racine ou encore ici Gauvreau, mais aussi d'innombrables bavardages ronronnants et prétentieux. Malgré l'incontestable génie de quelques-unes de ses réussites, le théâtre poétique n'a pas bonne presse et encore moins de public. À notre époque surtout, les vers et la scène ne font pas bon ménage. L'extrême concision, le raffinement lexical, l'ellipse syntaxique du lyrisme moderne atteignent à une densité sémantique telle que la simple audition sans reprise que permet le spectacle ne saurait y rendre justice. Mais au fond, la langue poétique tend le plus souvent, multipliant les artifices, à susciter un ésotérisme pour gens cultivés ; seuls les « happy few » s'y retrouvent. Le

théâtre au contraire tend à rejoindre le discours populaire s'éloignant du style de la langue écrite. Aussi ne s'étonnerait-on pas trop que le joul fasse plus long feu à la scène qu'à la lecture romanesque ou lyrique chez nous ou qu'autrefois la querelle du réalisme linguistique se soit livrée à propos de théâtre en France romantique. Le drame met en jeu de façon plus immédiate le conflit entre l'écriture et la parole, son succès semble tenir fondamentalement dans notre culture occidentale à la valeur de la solution apportée à cet affrontement. On comprendra à ceci pourquoi, nonobstant les séductions de la création collective, notre théâtre québécois en reste un de verbe rejouant notre crise idéologique la plus aiguë. Nous sommes gens de parole, dit-on. Ainsi nous représentons-nous, ainsi Michel Garneau, guidé par les comédiens qui l'inspirent, nous représente-t-il, parlant. Si le spectacle compte plus que tout à la scène, la langue n'a pas à se soumettre comme le proposaient Craig ou Artaud, le verbe n'a qu'à se faire spectacle, la poésie théâtre.

Et Garneau, qu'il réinvente le mythe sumérien de *Gilgamesh* ou celui québécois qu'il intitule *Adidou Adidouce*, nous rejoue la même langue, la plus quotidienne, la plus familière, la plus québécoise, qui se contente de rythmes simples et d'images frustes pour ses jeux littéraires : poésie de mots ordinaires sur des thèmes ordinaires pour gens ordinaires, poésie généreuse où le bon plaisir du producteur ne s'impose pas sans recours au consommateur, poésie qui s'adresse à son public, vraie poésie dramatique. Je ne peux m'empêcher de préférer cette forme du lyrisme à celle intransigeante d'un Gauvreau et d'espérer que sa fortune s'amplifie. Gauvreau cherchait une langue unique et l'a trouvée, à ce qu'on en dit, Garneau cherche la langue de tous et pourrait bien la trouver, si l'on en croit le jury qui lui a accordé son prix. Je la lui souhaite, je nous la souhaite. Les récompenses équivoques pourraient mieux servir que les suicides certains.

Les thèmes manipulés par ce poète, imposés qu'ils sont par d'autres, ne manquent pas d'offrir une certaine homogénéité. Ne faut-il pas que le créateur et ses muses s'entendent ? Ils n'ont à vrai dire rien de bien étonnant, à peine un côté sexuel parfois franchement appuyé et cette tendance nette dans les premières pièces tend à s'estomper dans les plus récentes. Michel Garneau parle, fait voir des choses de tous les jours et d'ici. Comment la société intègre les jeunes (*Adidou Adidouce*), comment le voyage de la vie permet de se trouver (*Les Voyagements*), comment ce qui en reste ne satisfait pas (*Rien que la mémoire*). Thèmes, on le voit, modestes dont l'énoncé ne propose rien de neuf, ni d'étrange. Mais l'humanisme chaleureux, l'optimisme lucide, la solidité simple de Garneau leur donnent une force et un relief exceptionnels. Revendiquant pour les femmes (*Quatre à quatre*), les jeunes (*Adidou Adidouce*) ou les vieillards (*Rien que la mémoire*) une nouvelle existence libérée des anciennes contraintes, Garneau maltraite le malheureux dominant avec un humour cordial ; il veut le changer, non l'éliminer.

*Alors je parle des bêtes noires
qui compromettent les libertés
mais je parle aussi de la santé
qui survit toujours au délire*

Les Célébrations



Gilgamesh, cette transposition d'un mythe sumérien, pourrait sembler l'exception qui démasque le caractère élitiste de la pratique d'écriture de Michel Garneau. Qui en effet sait lire le sumérien, qui connaît Gilgamesh, qui se soucie même d'épopée, sinon quelques patients rats de bibliothèques friands de poussières érudites ? À qui peut donc profiter la résurrection de Gilgamesh ? Aux sumériens ? aux Québécois ? à ceux qui le ressuscitent plutôt, devrait-on croire. Et pourtant mieux vaut aller y voir. Cette histoire de héros des débuts de la civilisation tuant taureaux et lions de ses mains nues, défiant les dieux, allant aux rivages de la mort retrouver son ancêtre et en revenant, est aussi l'histoire d'une amitié, de la perte d'un être aimé et de l'épreuve de sa mort propre. Thèmes simples au fond, transhistoriques, que des ancêtres un peu plus anciens (donc plus jeunes dirait Garneau) que les colons envoyés par Louis XIV nous ont laissés et qui prennent aisément une résonance toute contemporaine. L'auteur s'en explique bien :

Je suis tombé en amour avec l'histoire, les thèmes, la trame symbolique et les personnages de Gilgamesh parce que je suis bien fasciné par le fait d'être un humain dans toute l'humanité pas juste dans mes circonstances et que j'aime tous les espaces du chant possible.

La façon dont Garneau se situe dans son histoire a de quoi bousculer certaines habitudes étroites et sectaires de considérer son enracinement. S'il rend hommage « à toutes sortes d'ancêtres » avec fierté, c'est aussi bien pour retourner dans le présent ce qu'il appelle « les sillons mardeux des traditions obscures ». *Les Célébrations* ou *Quatre à quatre* restent exemplaires de cet exorcisme pourtant affectueux des « délires ataviques en lesquels nous sommes nés ». Anouk, l'héroïne de *Quatre à quatre*, arrivera à se délivrer de l'impuissance de sa mère et de ses aïeules non pas en les refusant mais en les assumant et les transformant. Margo et Paul-Émile des *Célébrations* ne transcendent pas glorieusement les traquenards où ils se font piéger dans leur vie à deux, ils ne font qu'essayer de se comprendre lucidement et avec sympathie dans les faiblesses que l'amour et le temps vaincront sinon pour eux du moins pour ceux qui les suivent.

Nationalisme ne se traduit donc pas par narcissisme des origines, ni par xénophobie dans cet univers. Qu'une oeuvre se donne pour titre un anglicisme patent au Québec et que ce titre n'ait rien de dérisoire (*Adidou Adidouce*) peut surprendre, mais pour Garneau l'ennemi n'est pas extérieur mais intérieur.

Au fond, pour les jeunes dans *Adidou Adidouce*, le prêtre, le professeur et les parents sont des tigres de papier qu'on laisse tôt derrière soi pour prendre responsabilité de son existence, pour Anouk et ses aïeules, c'est d'elles-mêmes plus que des hommes qu'elles ont à se délivrer. *Les Voyagements* l'indiquent de façon plus abstraite et plus générale, à dépouiller les masques du narcissisme individuel on arrive par de longs et difficiles voyages à trouver la fraternité humaine. Garneau est de ceux qui ne ressourcent que pour s'ouvrir à ce qui les

entoure, à ceux qui les entourent. Humain avant Québécois, voilà une hiérarchie dont le sens pour Garneau se montre dans la poésie théâtre de la vie quotidienne. Je m'en voudrais de terminer sans faire savoir que cette poésie ne s'affirme pas qu'à la scène, mais aussi dans les très beaux livres que VLB persiste à fabriquer soigneux que ce soient des objets dont la qualité s'affiche aussi matérielle. Et pour finir ce refrain :

*ti-pit ti-rouge Ketong ti-noir
ti-casse tu-cul l'pet pis tournoeil
baloune mena el'zo pis touffe
pisse-dret carotte grosse-poche pis tuque*

J'aime bien « ketong » et vous ?

Denis Saint-Jacques.

Entrevue

Michel Garneau et le lieu de la culture

On sait que Michel Garneau, Prix du Gouverneur général 1977 pour Les Célébrations suivi de Adidou Adidouce a refusé le prix. On sait aussi que Michel Garneau est un de nos auteurs dramatiques les plus joués à l'heure actuelle. A l'occasion du refus du prix du Gouverneur général, André Dionne des Lettres Québécoises s'est rendu chez le dramaturge pour en savoir plus long sur ce geste, sur ses pièces et sa conception de la culture. Cela a donné l'entrevue qui suit.

A.D.- Michel Garneau, vous venez de refuser le prix du Gouverneur général pour *Les Célébrations* suivi de *Adidou Adidouce*. Dans le contexte actuel quel est le sens de votre geste ?

M.G.- Je ne veux pas trop donner d'importance à ce prix. J'aimerais mieux gagner ma vie comme écrivain, c'est-à-dire en vendant des livres que de recevoir des prix. Pour ce qui est du refus, ce prix est inacceptable pour moi pour des raisons très simples. Il a été créé dans les années 35 pour récompenser des auteurs anglophones exclusivement jusqu'à ce que le Conseil des Arts soit créé dans les années 57. Ce dernier a, paraît-il, essayé d'abolir le prix du Gouverneur général pour en faire un prix canadien de littérature, mais il n'a jamais réussi parce que les gouverneurs

généraux aiment ça donner leurs prix. Aussi parce qu'il y a sûrement une espèce de raison politique. Quand le Conseil des Arts a commencé à administrer le prix, ils ont décidé qu'on était un pays bilingue et biculturel. Et là, ils ont commencé à le donner à des Québécois, des francophones. Ce prix se retrouve en 1978 à d'abord être le prix du Gouverneur général représentant de la reine d'Angleterre au Canada. Je prétends que même si j'étais anglophone, je ne le prendrais pas juste pour ça. Parce que la reine d'Angleterre mon cul. Je ne veux pas en entendre parler et je ne vois pas l'utilité d'un Gouverneur général du Canada ou du Québec. Ce monde-là vit princièrement à ne rien faire. Et ce genre d'institution, on n'en a plus besoin dans un pays démocratique. On devrait être assez matures pour s'en débarrasser.